

Pour tout ce qui concerne la musique, les Français ont conservé des coutumes déplorable. Par cette dénomination générale de Français il est bien entendu que je ne comprends pas les deux ou trois cents bons amateurs qui peuplent le parterre de la petite salle du *Conservatoire*, mais bien ces excellents et immuables Béotiens qui sautent le torrent quand les chefs du troupeau l'ont franchi, qui baillent tout doucement dans leurs cravates aux représentations des *Huguenots*, parce qu'il est bien convenu entre les gros bonnets du dilettantisme que cette partition là est un chef-d'œuvre.

Au nombre de ces coutumes vandales et ostrogothes il faudrait citer la manie de la comparaison.

Ne croyez pas qu'un Béotien de l'Opéra ou des Italiens puisse raisonner avec vous du mérite intrinsèque d'un ouvrage; son jugement n'est jamais que relatif. S'il est question des *Huguenots* par exemple, dont nous venons de parler, il les comparera à *Robert-le-Diable* [*Robert le Diable*], et il s'attachera à vous prouver que l'un de ces deux opéras est inférieur à l'autre. Et du reste, comme ces partitions ont entre elles l'homogénéité du talent et du style, ce rapprochement n'est ridicule qu'autant qu'on en tire des conclusions motivées pour formuler la sentence de l'une d'elles. Mais parlez de la *Muette* [*La Muette de Portici*] à de semblables amateurs, vous pouvez être certain d'avance qu'ils l'opposeront au *Masaniello* de Feydeau, qui n'a pas la moindre analogie avec l'œuvre de M. Auber.

Il n'est pas rare d'entendre un de ces gaillards-là vous demander quelle partition vous préférez, de *Moïse* [*Moïse et Pharaon*] ou du *Comte Ory*.

Si vous parlez des hommes, c'est absolument la même chose. L'éloge de Mayerbeer [*Meyerbeer*] comporte nécessairement un quolibet à l'adresse de Rossini, et réciproquement. Au lieu d'honorer dans ces deux grands compositeurs les qualités qui distinguent, qui caractérisent leur talent et leur génie, les admirateurs fanatiques de ces deux astres glorieux ne croiraient pas avoir mis le sceau à l'ovation de leur idole, s'ils n'abaissaient pas en même temps la divinité rivale.

S'il s'agit d'un talent d'exécution, c'est, comme on dit, la continuation de la métaphore. Il faut vous prononcer entre Levasseur et Tamburini, entre Mlle Falcon et la Grizi, entre Paganini et Bériot.

Et puis il a des pauvres gens qui vous demandent le plus sérieusement du monde si tel virtuose est de seconde ou troisième force.

Il y en a d'autres ceux-là sont les crétins de l'espèce, qui n'applaudissent un trait sur le violon que parce qu'il y a des notes qui rappellent les sons de la flute, et qui vous disent que M. Gallay joue tellement bien du cor qu'il y a des momens où on croirait entendre la voix humaine: suivant eux le cor anglais est un céleste instrument parce qu'il rappelle à s'y méprendre l'organe d'une vieille femme.

C'est toujours, comme on voit, le système de comparaison qui fait des sciences; et cependant on prétend nous sommes de cet avis-là que le jugement musical fait des progrès en France. Mais que d'améliorations successives ne reste-t-il pas à introduire dans le goût du public pour le mettre à la hauteur de l'art lui-même.

Le malheur est qu'en France, ou pour parler plus exactement, à Paris nous avons quatre ou cinq grandes écoles de musique qui n'ont entr'elles aucune affinité de principes et de résultats. Ces écoles-là sont les différens théâtres lyriques et concerts, où la population va puiser des données générales qui ne se ressemblent pas plus entr'elles qu'un habitant de Congo ne ressemble à un fashionable du boulevard de Gand. Un habitué de Feydeau ne parle pas en musique la même langue qu'un dilettante du balcon des Italiens, et celui-ci n'est point du tout à la hauteur des Germaniques de l'Académie royale de Musique; comme à son tour l'amateur germanique se trouve mal à l'aise dans le sanctuaire du Conservatoire, vrai Panthéon musical où toutes les gloires sont canonisées, où tous les génies fraternisent, où toutes les nations parlent le même langage et professent le même culte.

Et cependant soyez bien sur d'une chose c'est que l'opinion ne fera de véritables progrès en France qu'autant qu'il y aura, tout calembourg [sic.] à part, de l'harmonie entre les différentes écoles qui instruisent les masses; ou, pour mieux dire encore, une grande école éclectique à l'usage du peuple qui ne peut être admis au tabernacle des menus plaisirs.

Ce juste milieu artistique, il existait naguère dans le Gymnase-Musical; il existe encore aujourd'hui dans les concerts Musard, qui, nous le répétons, réuniraient tous les élémens d'un enseignement véritablement populaire, si l'administration voulait bien leur accorder la faculté de chanter, et si d'un autre côté les directeurs de cet établissement, tout en continuant de s'enrichir, voulaient bien faire tourner au profit de l'art les ressources de leurs excellens orchestres et les talens incontestables de M. Musard lui-même qui ne jette sa poudre aux moineaux de la rue St-Honors qu'en désespoir de cause.

LE FIGARO, 1 juin 1836, p.3.

Journal Title:	LE FIGARO
Journal Subtitle:	
Day of Week:	Wednesday
Calendar Date:	1 JUIN 1836
Printed Date correct:	
Volume Number:	
Year:	
Series:	
Issue:	
Pagination:	3
Title of Article:	DIVAGATIONS MUSICALES
Subtitle of Article:	
Signature:	
Pseudonym:	
Author:	Anonymous
Layout:	Internal main text
Cross reference:	